

OLIVIER VOIROL

Institut für Sozialforschung, Frankfurt a. M., Allemagne

Université de Lausanne, Suisse

Voirol@soz.uni-frankfurt.de

QUEL EST L'AVENIR DE LA THÉORIE CRITIQUE ?

Résumé. — Apparue dans les années 20 et prolongée jusqu'à aujourd'hui, la Théorie critique est un vaste courant de pensée englobant un ensemble d'auteurs (dont Adorno, Benjamin, Habermas, Marcuse), de concepts et de thèmes parmi lesquels la culture et la communication occupent une place privilégiée. Afin de clarifier cet ensemble complexe, il est possible de dégager des moments distincts dans l'histoire de la Théorie critique pour mieux mettre en évidence le cœur conceptuel de cette dernière. L'idée de diagnostic du présent se situe non seulement au centre de ce projet, elle incite également une collaboration étroite entre la philosophie et les sciences sociales ; et c'est à l'aune de tels diagnostics que sont pensés les transformations du domaine de la culture et de la communication. Visant à diagnostiquer son époque, la Théorie critique est inévitablement inscrite dans le processus de l'Histoire, son projet l'amène à se reformuler sans cesse, à être tendue vers l'avenir.

Mots clés. — Théorie critique, école de Francfort, diagnostic de l'époque, culture, communication, Adorno, Habermas, Marcuse, Honneth.

Au sens large, si le terme de théorie critique sert à désigner, en particulier dans le contexte anglo-saxon, un ensemble d'approches allant de la déconstruction derridienne au marxisme culturel, en passant par les *queer studies* et les *cultural studies*, le terme « Théorie critique » est plus précis. Il englobe ce vaste courant intellectuel dont les origines remontent à l'époque de l'Allemagne de Weimar (années 20) qui n'a eu de cesse de se développer tout au long du siècle passé, jusqu'à ce jour. À ce courant intellectuel, sont associés des noms tels que Theodor W. Adorno, Walter Benjamin, Jürgen Habermas, Max Horkheimer, Herbert Marcuse, Leo Löwenthal, Siegfried Kracauer ou encore, pour une période plus récente, Axel Honneth, Seyla Benhabib, Nancy Fraser, Albrecht Wellmer... Les questions abordées par ces auteurs sont nombreuses et il est illusoire de tenter d'en faire l'inventaire en l'espace de quelques pages. Contentons-nous d'en évoquer quelques-unes, comme la culture, la musique, la littérature, l'État, le droit, la communication, les médias, l'autoritarisme, le développement de l'individu. C'est dans le domaine de la culture, de l'esthétique, des médias et de la communication, que les différents auteurs de la Théorie critique (en particulier Theodor W. Adorno, Walter Benjamin, Jürgen Habermas, Herbert Marcuse) ont exercé une influence significative dès le milieu du siècle passé.

Eu égard au nombre de chercheurs, de publications, de rencontres, de séminaires ou conférences organisés dans le monde entier (tout particulièrement en Allemagne, aux États-Unis, au Brésil, en Italie, au Japon), la Théorie critique apparaît comme un domaine vivant de l'activité intellectuelle et elle est aux prises avec les problèmes et les questions les plus actuels. Nombreux sont les chercheurs, doctorants, et projets de recherche actuellement développés dans le sillage de la Théorie critique et cela ne semble pas se dissiper. En ce sens, sur le plan des activités intellectuelles, cette tradition de pensée est loin d'être aux abois. Mais la question de l'actualité et du développement à venir d'une tradition de pensée ne se jauge pas seulement à l'aune des activités qu'elle suscite, de ses publications et de ses activités. Elle se mesure aussi – et surtout – à l'aune de sa capacité à s'inscrire dans son époque, à l'interpréter de manière judicieuse, à dégager des tendances dans les évolutions présentes, à percevoir ce qui se joue dans l'actualité, et à offrir un cadre théorique cohérent à cet ensemble de problèmes et de questions.

Sur ce plan, la question de l'actualité et de l'avenir de la Théorie critique se présente de manière plus complexe et la réponse à celle-ci mérite pondération. Une des premières interrogations qui surgit est de savoir ce dont on parle lorsqu'on mentionne le terme de Théorie critique car, sur ce point déjà, les choses ne se présentent pas de manière simple et univoque. À l'évocation des auteurs regroupés par cette tradition de pensée, mais aussi des problématiques qu'elle a abordées, émerge un ensemble inextricable de contributions, de concepts, de débats, de conflits et de querelles, de « versions » ou de modèles, différents et parfois incompatibles les uns avec les autres. En effet, on peut se

demander ce qui rassemble encore sous le même « toit » les textes de Max Horkheimer du début des années 30 – pétris de la lecture de Georg Lukács et aux prises avec la crise du marxisme et de la philosophie bourgeoise de l'histoire –, ceux de Jürgen Habermas, 50 ans plus tard, consacrés à l'éthique de la discussion, ou encore les textes d'Herbert Marcuse, aux prises avec les enjeux et de la nouvelle gauche américaine et des mouvements étudiants des années 60. En ajoutant à cela les textes plus récents issus de ce courant de pensée, on réalise aisément combien nous faisons face à un ensemble tellement riche que son unité en devient facilement insaisissable.

Les moments de la Théorie critique

Pour tenter de donner un peu de cohérence à cet ensemble touffu, il n'est sans doute pas inutile de faire ressortir différents « moments », ou différentes périodes dans l'histoire de la Théorie critique ayant chacune ses spécificités et ses limites (Nobre, 2008). C'est au début des années 30 que les principaux traits de celle-ci furent établis, en grande partie par Max Horkheimer, notamment lorsqu'il entreprenait de tracer les contours d'un programme de recherches matérialiste et interdisciplinaire appelé à articuler différentes disciplines empiriques au sein d'un cadre cohérent établi par la philosophie sociale (Horkheimer, 1978). Influencé en partie par les considérations de Georg Lukács dans *Histoire et conscience de classe* (1923), Max Horkheimer partait de l'idée que le processus de réification observé naguère par Marx dans la sphère de la production, sous la forme du fétichisme de la marchandise, n'épargne désormais plus aucun secteur de l'activité sociale, pas même celui de la connaissance. Dans ce domaine, le processus de réification s'installe sous la forme du positivisme qui tend à figer les phénomènes sociaux, à les isoler les uns des autres, sans parvenir à les concevoir comme des processus pratiques inscrits dans une totalité sociale. Les processus sociaux deviennent des faits réifiés, analysés de manière positiviste à l'aune de catégories coupées de tout mouvement pratique. Une des conséquences de cette tendance est alors de découper le monde social en segments isolés et de les désarticuler, de fragmenter les processus sociaux au point de dissoudre toute perspective de la totalité sociale. D'autant que le domaine de la connaissance est instrumentalisé dans le cadre d'une société capitaliste cherchant à objectiver et contrôler le monde par le recours à la science.

À la suite de Georg Lukács, Max Horkheimer percevait la nécessité de développer une forme de connaissance échappant à cette réification et cette surspécialisation, capable de penser de manière dialectique les processus sociaux, en les réinscrivant non seulement dans leur déroulement pratique, mais aussi dans une perspective d'ensemble, capable de saisir le monde social comme un tout (Horkheimer, 1970). Par son recours à la dialectique, la théorie développée par Max Horkheimer se veut donc ancrée dans le mouvement des pratiques

effectives, tout en les reliant à la perspective de la totalité sociale. Simultanément, et là encore à la suite de Georg Lukács, Max Horkheimer prenait comme point d'appui des processus en cours une praxis effective, à la fois soumise à la réification et porteuse, en elle-même, de l'envers de la réification. Cette praxis, incarnée par un sujet social et historique – le prolétariat – portait l'« autre » de la réification et, à ce titre, elle s'inscrit dans le processus historique d'émancipation (Horkheimer, 1970). Max Horkheimer réfère son approche théorique à cette praxis sociale, et lui confère une place centrale dans son édifice théorique. Ainsi sa prétention à la critique du monde « tel qu'il est » est-elle justifiée sur le plan pratique, et la théorie se destine alors au dégagement de cette pratique hors des filets de la domination qui la ligotent.

Une telle perspective supposait d'échapper à une approche purement philosophique, peu en prise avec les pratiques effectives, pour envisager une collaboration étroite entre la philosophie sociale et les sciences sociales, dans un programme de recherche voué à distinguer les tendances de l'époque à partir de la perspective de la totalité sociale. C'est ainsi que des disciplines aussi différentes que la psychanalyse et la psychologie sociale, l'économie politique, le droit, la musicologie, la sociologie de la famille ou encore les études littéraires, ont été conduites à coopérer étroitement et sur le long terme dans un cadre interdisciplinaire cohérent. Dans ce programme, les phénomènes culturels, que ce soit la musique, la littérature, les loisirs, ou encore le cinéma, apparaissent comme la proie des processus de réification propres au capitalisme moderne (Adorno, 1938 ; Marcuse, 1936). Ce programme, esquissé par Max Horkheimer dans les années 30, constitue le premier moment de la Théorie critique.

La décennie 40 peut être qualifiée de second moment de la Théorie critique ; il correspond à l'exil américain des membres de l'Institut, une des périodes les plus fertiles sur le plan théorique et empirique, mais aussi le moment le plus « pessimiste » sur le plan du diagnostic quant au devenir des sociétés modernes. Il constitue un tournant, dans la mesure où le premier programme, relativement « optimiste » quant aux possibilités de déploiement effectif de forces progressistes, est abandonné au profit d'une philosophie négative de l'histoire. Sous l'emprise de la domination nazie en Europe, de l'effondrement des principes révolutionnaires portés par le mouvement ouvrier, de la montée d'une culture de masse soumise aux impératifs de valorisation propres à l'industrie du divertissement, l'édifice antérieur de la visée émancipatrice s'effondre. Le constat est sans appel : l'individu autonome du premier libéralisme a laissé place à un individu privé d'individualité, l'État autoritaire s'est substitué à l'État libéral, la praxis émancipatrice s'est muée en activité instrumentale dont la visée est le contrôle et l'exploitation méthodique de la nature ; la Raison, elle-même, est devenue synonyme de contrôle et de domination accrues.

C'est dans ce contexte que prend corps le concept d'industrie culturelle. Theodor W. Adorno et Max Horkheimer montrent que la culture, initialement attachée à l'idée d'émancipation, d'« élévation » individuelle et collective, d'absence de

finalités économiques immédiates et lieu d'un rapport sensible de l'humain à lui-même et à ses semblables, devient un « objet » banalisé de production et de consommation soumis aux principes de l'industrie moderne, avec ses modes spécifiques de rationalisation et de valorisation économique (Adorno, Horkheimer, 1947). Dressé dans la *Dialectique de la raison*, ce constat ne laisse plus place à une praxis émancipatrice, pas plus qu'il ne permet à la théorie de trouver dans la pratique un destinataire effectif ; le processus de réification et de domination est si étroitement articulé au procès de l'Histoire qu'il n'est plus possible d'imaginer autre chose que le cercle infernal de la domination. Dans les sociétés modernes avancées, la *Dialectique de la raison* ne laisse plus d'espoir à quiconque envisage encore une possibilité de changement portée par le progrès et la Raison.

C'est à la suite de ce constat que la Théorie critique se développe dans les années et décennies suivantes, à la fois dans sa continuité et dans son questionnement. Le troisième moment s'ouvre avec la publication d'*Éros et civilisation* d'Herbert Marcuse en 1955. Au bénéfice d'une relecture de Freud, le philosophe tente de redéfinir un concept émancipateur échappant aux apories de la praxis productive portée par le prolétariat, à laquelle était encore adossé le premier programme horkheimerien de la Théorie critique. Si Herbert Marcuse en avait certes déjà brossé les principaux traits dans ses écrits antérieurs, c'est dans *Éros et civilisation* qu'il déploie un cadre critique renouvelé, fondé sur un concept de praxis reconfigurée grâce à sa lecture de Freud. Pour lui, il s'agit de retrouver la trace d'un Éros libérateur ouvrant la possibilité d'une société non répressive débarrassée du principe du rendement : principe du plaisir et de la satisfaction, l'Éros est garant d'une réconciliation entre le travail et le jeu, il ouvre la voie à un travail non aliéné et d'une culture sans domination.

Alors que la métapsychologie freudienne fournit, chez Herbert Marcuse, les fondations anthropologiques à la Théorie critique, l'œuvre d'après-guerre de Theodor W. Adorno, qui s'inscrit également dans ce troisième moment de la Théorie critique, se fonde quant à elle sur l'idée de négation. S'il n'est plus possible d'envisager une perspective historique positive après l'échec du projet d'émancipation porté par le prolétariat – auquel Theodor W. Adorno n'a jamais entièrement adhéré –, l'espoir ne peut être donné qu'en partant non de « ce qui peut être » mais de « ce qui n'est pas ». La *Dialectique négative* (1966) offre le cadre de cette Théorie critique reformulée dont le propre est de partir de la souffrance et du malheur pour envisager la possibilité du bonheur, non pas en le nommant, mais précisément envisageant « ce qu'il n'est pas ». Elle entend ouvrir l'horizon du « non-identique » à l'ère du tout identique, de la standardisation et de la totalité oppressive. Theodor W. Adorno montre que la connaissance classe les objets selon un processus subsumant le diffus, le singulier, l'exceptionnel, sous un schéma unifiant et réducteur démantelant le particulier. L'identité du sujet raisonnant subordonne l'identité effective de l'objet : se prenant pour une expérience de l'objectivité, ses vues renvoient en fait au seul monde du sujet

connaissant. Pourtant, pris dans un cercle tautologique, le sujet ne fait que se reconnaître lui-même dans l'objet alors qu'il pense connaître l'objet. Autrement dit, la connaissance soumise à l'identique est incapable d'incorporer autre chose qu'elle-même. La pensée ne peut saisir son objet qu'à travers des concepts, et le sujet pensant ne peut générer des concepts qu'en négligeant la particularité de l'objet qui est enfermé dans l'identique. Ce processus réduit l'objet à l'identique et néglige sa part de non-identique – son indéfinissable altérité. Elle échoue car elle ne peut définir ses objets que comme des exemples de quelque chose d'autre. Dans cette relation entre connaissance et identité, réapparaît l'idée d'une fusion de la Raison et de la domination déjà abordée dans la *Dialectique de la raison*, celle de la connaissance totalisante comme équivalent subjectif d'une totalisation sociétale croissante. C'est pourquoi Theodor W. Adorno envisage la part du non-identique car la connaissance est, pour lui, plus qu'une subordination d'un matériau sensoriel à une systématité logique. Ainsi le non-identique ne saurait être un concept, un objet délimité, ou une entité définissable – ce serait alors le soumettre à l'identique : il ne peut être atteint comme quelque chose de positif car il n'est autre que la résultante négative de la négation déterminée de la notion d'identité.

Si Theodor W. Adorno prend appui sur la négation et le non identique, c'est toutefois un autre paradigme qui est privilégiée par son élève, Jürgen Habermas, dès la fin des années 50, et qui va profondément marquer le développement de la Théorie critique dans la seconde partie du XX^e siècle. Si ce quatrième moment s'inscrit dans la dynamique générale de reconstruction de la Théorie critique engagée par Herbert Marcuse et Theodor W. Adorno, la démarche est si radicale au vu des développements antérieurs qu'il constitue bel et bien un moment en soi. C'est Jürgen Habermas qui ouvre ce dernier avec la publication de *Strukturwandel der Öffentlichkeit* en 1962 (traduit en français en 1978 sous le titre *L'Espace public*), qui peut être considéré comme la première pierre d'un édifice théorique imposant, axé sur une théorie de la communication dont l'élaboration s'est poursuivie sur plus de trente ans, en tous cas jusqu'à la *Théorie de l'agir communicationnel* (1981). Dans son ouvrage de 1962, il s'agit pour Jürgen Habermas de reprendre à son compte une catégorie centrale de la philosophie bourgeoise des Lumières, l'*Öffentlichkeit* ou principe de Publicité, pour tenter de la reconstruire à la fois sur le pan philosophique et sur le plan socio-historique. Dans un contexte intellectuel fortement imprégné par le matérialisme historique, Jürgen Habermas développe une approche capable d'élargir la conception de la praxis aux formes d'entente par le biais du langage et l'argumentation, en introduisant la question de la politique et de la démocratie. Il trouve dans l'idée kantienne d'*Öffentlichkeit*, renvoyant un raisonnement public de sujets privés, la forme conceptuelle et historique permettant d'envisager une collectivité autodéterminée sur le plan démocratique et permettant la souveraineté populaire. Ses développements ultérieurs sur l'activité langagière et l'agir communicationnel, ainsi que sa théorie du droit, ne sont autres qu'un approfondissement différencié et complexifié de cette

approche initiale permettant de penser la formation démocratique de la volonté collective (Habermas, 1996). Elle implique une théorie morale et normative de la communication qui s'articule de près aux savoirs sociologiques, à la fois en s'en nourrissant – du moins jusqu'au milieu des années 80 – et en cherchant à orienter la conduite de la recherche sociologique vers des diagnostics des « pathologies de la communication ». C'est dans cette perspective que, dans la *Théorie de l'agir communicationnel*, il élabore le constat d'une tendance à la « colonisation du monde vécu » dans les sociétés du capitalisme tardif, à savoir une progression des systèmes (comme l'argent et le pouvoir administratif) excluant le recours aux pratiques communicationnelles et réglant les questions pratiques sur un mode purement technique (Habermas, 1981).

C'est dans le prolongement du modèle habermassien de la communication que s'inscrit le dernier moment de la Théorie critique qui commence avec les discussions critiques de son oeuvre – souvent par ses propres élèves – et se poursuit jusqu'à aujourd'hui. Le propre de ce moment, consiste, d'une part, en une acceptation des principaux « tournants » impulsés par Jürgen Habermas (intersubjectivité, rôle premier de la communication et non la production, accent sur la normativité, importance de la morale...) et, d'autre part, une tentative de l'approfondir, de l'élargir voire de le questionner de manière critique (Voirol, 2003). C'est dans ce cadre que s'inscrivent les travaux de Nancy Fraser sur la justice, ceux de Seyla Benhabib sur la culture, ou encore ceux d'Albrecht Wellmer sur l'articulation de l'esthétique et du paradigme de la communication (Wellmer, 1991). C'est également dans ce cadre que s'inscrit la contribution sans doute la plus ambitieuse de ce quatrième moment, celle d'Axel Honneth portant sur le concept de reconnaissance et qui s'emploie à approfondir le paradigme de la communication dans la Théorie critique, tout en le rapprochant de l'expérience effective des acteurs sociaux (Honneth, 2006).

Chacun de ces moments, trop vite esquissés ici, s'inscrit dans une période de l'histoire sociale et politique qui la marque et l'influence en profondeur, et dans un développement général de l'activité intellectuelle dont elle est tout autant imprégnée. Pour chacun de ces moments, il serait possible de faire un état des lieux détaillé de la Théorie critique, de dégager ses limites, ses interprétations nouvelles et ses potentiels d'actualisation et de développements possibles. Par exemple, le premier programme de recherche matérialiste et interdisciplinaire de Max Horkheimer présente de nombreux potentiels pour les sciences sociales à l'heure actuelle, pour quiconque tente de penser de manière exigeante la question de l'interdisciplinarité, des médiations et le rapport entre théorie et recherche empirique (Voirol, 2012). Quant au diagnostic de l'époque livré par la *Dialectique de la raison*, il n'a cessé de susciter des débats et des interprétations nouvelles, des plus élogieuses aux plus critiques, si bien que cet ouvrage demeure un centre de débats actuels (Honneth, 2006). Cependant, en arrière-plan de l'analyse sociologique et historique, on a là la période de la Théorie critique la plus dépassée, peut-être justement parce qu'elle est fortement ancrée

dans les affres de son contexte historique de rédaction, celui de la Seconde Guerre mondiale. À ce titre, hormis d'importants débats d'ordre philologique et moult conceptualisations encore pertinentes, le diagnostic sociologique d'ensemble porté par la *Dialectique de la raison* figure peut-être parmi les moins prometteurs pour penser l'avenir de la Théorie critique. Il en va de même des analyses d'Herbert Marcuse conduites au cours des années 60 sur la montée des appareils de contrôle liés à l'État et à la technologie modernes, introduisant de nouvelles formes de répression. Si la théorie générale de la technologie développée par Herbert Marcuse (1968), et son idée d'une réappropriation « sensible » de la science – dont l'influence sur l'essor des *sciences studies* aux USA reste encore largement sous-estimée – restent à mon sens d'une grande actualité, le versant politique de ses analyses est aujourd'hui dépassé. Et pour cause : ils étaient ancrés dans les enjeux politiques et sociaux des années soixante, articulés aux mouvements politiques et culturels de l'époque et aux luttes sociales d'alors dont ils visaient à comprendre le sens tout en leur conférant un fondement philosophique (Marcuse, 1969).

Quant aux travaux de Jürgen Habermas, ils exercent une influence considérable sur la philosophie morale et politique contemporaine ainsi que sur les sciences sociales. Le concept d'espace public et ses prolongements dans les recherches actuelles sur la démocratie participative montrent l'importance de l'influence de la théorie habermassienne de la communication dans des domaines aussi différents que la sociologie, les sciences politiques, les sciences du langage de la communication ou encore la philosophie du droit. Pour ce qui a trait au dernier moment de la Théorie critique, les travaux sur la reconnaissance et ses différentes formes de négation dans la société actuelle jouent un rôle tout autant important dans les débats actuels.

Le cœur de la Théorie critique

Que l'on s'intéresse à l'un ou l'autre des moments de la Théorie critique, que l'on veuille tenter de le remettre au goût du jour plus que d'autres moments, cela relève de différentes attitudes intellectuelles, de sensibilités et intérêts théoriques distinctes. Je me garderai, dans ce « panorama » de la Théorie critique, d'affirmer la préséance d'un moment sur un autre en prétendant représenter à lui seul tout ce courant de pensée. En réalité, on a à faire à un ensemble composite de contributions différentes issues d'un univers théorique commun. De mon point de vue, il est réducteur d'enfermer la Théorie critique dans son ensemble dans un domaine restreint à un seul de ses « moments ». Toutefois, en dépit de la diversité des questions posées et de ses périodes, il me semble possible de dégager des axes qui confèrent à la Théorie critique son « cœur » ou son noyau théorique propre. Pour ce faire, je dégagerai trois questions qui me semblent constituer le cœur de ce courant tout au long de son histoire (Voirol, 2008). Ce

sont ces questions et les réponses qu'elle leur donne qui assurent à la Théorie critique son socle commun.

Tout d'abord, je dirais qu'il s'agit d'une certaine conception de l'articulation entre *théorie* et *pratique*. La Théorie critique part de l'idée qu'il existe des pratiques sociales effectives indépendantes de toute activité théorique et que cette dernière ne peut saisir que partiellement. Si ces pratiques préthéoriques sont multiples, une des tâches de la théorie est de parvenir à repérer celles qui sont porteuses d'une « vie bonne ». Que ce soit la praxis productive du collectif prolétarien chez le jeune Max Horkheimer, la praxis sensible libérée des contraintes du principe de réalité chez le Herbert Marcuse d'*Eros et civilisation*, la praxis esthétique confinée au non-identique chez Theodor W. Adorno, l'activité communicationnelle chez Jürgen Habermas ou encore les pratiques intersubjectives de la reconnaissance chez Axel Honneth, toutes ces approches partagent l'idée d'une pratique sociale « souhaitable » dont le propre est de contribuer à la formation d'une collectivité non aliénée et exempte de domination. Un des rôles de la conceptualisation est de parvenir à expliciter cette pratique préthéorique en lui conférant un statut philosophique. Ceci non pas à des fins d'objectivation mais afin de contribuer, en passant par la théorie, à son existence et à son déploiement effectifs. Du coup, le rôle de la théorie est également de repérer les processus faisant obstacle au déploiement de cette pratique et qui contribuent au renforcement de l'aliénation et de la domination. Toutefois, une telle conceptualisation ne prétend pas « recouvrir » ou « saisir » entièrement cette pratique à l'image du positivisme, en lui conférant une existence conceptuelle ; celle-ci contient toujours un « plus » échappant à l'activité théorique dont le propre est d'être constamment en décalage face aux processus mondains qu'elle entreprend d'observer. Dès lors, la théorie est forcément en tension avec la pratique, en décalage avec cette dernière, et son projet consiste à tenter de l'appréhender au mieux. On retrouve cette idée à la fois dans la « dialectique ouverte » de Max Horkheimer (1978) qui souligne le non-recouvrement du concept et du réel, dans la « dialectique négative » de Theodor W. Adorno (1966) dont le concept de « non-identique » insiste sur l'impossibilité d'une connaissance englobant le réel, ou encore l'idée d'un décalage entre les normes et les faits chez Jürgen Habermas (1996). À l'inverse, la Théorie critique n'est pas non plus constructiviste au sens où elle prétendrait que cette pratique est le seul fruit de projections conceptuelles.

En second lieu, la Théorie critique part de l'idée que le déploiement de ces pratiques conçues comme souhaitables relève d'un processus d'*émancipation*. Plus ces pratiques pourront se déployer dans le monde social, plus la collectivité a des chances d'échapper aux dynamiques qui l'enserrent dans la reproduction de processus d'aliénation et de domination. La Théorie critique doit donc postuler que leur déploiement contribue, d'une manière ou d'une autre, au développement de la « vie bonne », et donc à une forme de libération puisque l'être humain s'arrache alors à l'état d'oppression et d'aliénation dans lequel il

est pris. Par conséquent, ces pratiques offrent un référent normatif intramondain sur lequel la théorie peut prendre appui pour décrire et critiquer le devenir de ce monde social tendant à bloquer voire à détruire ces pratiques. Le fait de disposer d'un tel horizon permet à ce courant de pensée de clarifier son point de vue normatif, et donc aussi le « lieu » théorique à partir duquel il parle et critique « ce qui est ». Ce « lieu » sera alors non pas une simple opinion sur la situation ou un avis personnel, mais bien le processus pratique qui rend possible une forme non aliénée de rapport entre les humains. Comme la Théorie critique ne prétend pas être neutre, au sens d'une connaissance prétendant se situer en marge du monde, elle assume le caractère inévitablement normatif de son entreprise théorique – comme de toute théorie en général. Plutôt que de dissimuler cette normativité sous un semblant de neutralité comme le fait le positivisme, elle l'assume en le situant non pas du côté de la connaissance fonctionnelle visant à accroître la performance du système mais du côté des « intérêt des masses à la suppression de l'injustice » (Horkheimer). Cette normativité n'est donc ni une construction philosophique abstraite, puisqu'elle s'ancre dans des pratiques effectives préthéoriques, d'où l'effort constant que déploient les théoriciens critiques pour mettre à jour ces pratiques et leur effectivité, ni une soumission « pragmatique » de la théorie à des finalités instrumentale, d'où leur effort à ancrer leur conceptualisation dans des intérêts pratiques à l'émancipation et non à l'amélioration des performances du système.

Enfin, le troisième trait fondamental est l'examen systématique des *obstacles* se dressant sur le déploiement de ces pratiques émancipatoires, qui a souvent trouvé refuge dans le concept de réification. En un sens, tous les tenants de la Théorie critique se sont penchés à leur manière sur les obstacles empêchant le déploiement de cette pratique libératrice. Qu'ils soient interprétés à l'aune des catégories marxistes de fétichisme et de l'aliénation, des concepts de « rationalité instrumentale » (Horkheimer), d'« identité » (Adorno), de « société unidimensionnelle » (Marcuse), de « pathologies de la communication » (Habermas), de mépris et de non-reconnaissance (Honneth), on dispose d'un ensemble de concepts appelés à décrire et critiquer différents processus participant au mieux, au non-déploiement des pratiques de la « vie bonne », au pire, à leur destruction systématique.

Les trois dimensions au cœur de la Théorie critique sont investies de manière différente selon ses auteurs et ses différents moments de son histoire. Si tous ses représentants s'accordent sur l'idée d'une praxis émancipatrice, la manière de concevoir et de la conceptualiser diffère fortement selon le contexte historique, la sensibilité intellectuelle de l'auteur et ses développements théoriques. Il en va de même de la différence entre théorie et pratique et de l'analyse concrète des obstacles ou des formes de domination.

Un diagnostic du temps

Une des conséquences majeures de ces conceptions constituant le cœur de la Théorie critique, est d'accorder une importance majeure au diagnostic du temps. En effet, on l'a vu, un des rôles de l'activité théorique et de la recherche sociale est de maintenir un lien « dialectique » entre théorie et pratique : une théorie incapable de trouver un référent pratique intramondain est condamnée à s'enfermer dans l'abstraction philosophique. De même, une théorie incapable de se reformuler en rapport avec les transformations constantes de la pratique est vouée à produire des conceptualisations erronées, décalées, ou tellement abstraites que ses capacités d'orienter des pratiques effectives sont affaiblies. C'est pour cela qu'il est indispensable, pour la Théorie critique, d'établir un diagnostic du temps lui permettant de faire la part des choses entre les tendances de l'époque qui participent au déploiement de ces pratiques émancipatrices ou, au contraire, à leur blocage, leur destruction ou leur émiettement. Ce diagnostic vise en outre à savoir quels sont les sujets sociaux, voire les institutions, susceptibles d'encourager le déploiement de ces pratiques. Ces « sujets » peuvent être très différents : pour la première Théorie critique, ce sujet était clairement le prolétariat organisé, dont la praxis productive était vue comme porteuse d'une raison émancipatrice ; pour Herbert Marcuse, les mouvements étudiants des années 60 et la contre-culture aux États-Unis figuraient alors clairement ce « nouveau » sujet porteur d'émancipation ; chez Theodor W. Adorno, l'avant-garde musicale attachée à une « esthétique négative » en défense de l'art autonome a pu faire office de ce sujet émancipateur ; chez Jürgen Habermas, ce sujet est pour ainsi dire dissout dans les procédures communicationnelles de légitimation démocratique incarnées à la fois dans la souveraineté populaire et les institutions démocratiques du droit ; chez Nancy Fraser, les mouvements féminisme dans leurs différentes versions ont été ces porteurs de justice et d'émancipation.

Or, dans la perspective de la Théorie critique, mener un « diagnostic du temps » n'est pas un exercice impressionniste sur les tendances générales de l'époque, comme cela se pratique parfois dans une « philosophie sociale » à la petite semaine. Cela suppose un examen précis des tendances sociologiques de l'époque, de l'évolution des différentes sphères et des différentes structures. Par exemple, pour Max Horkheimer, un tel projet poussait la philosophie sociale à ses limites, confinée qu'elle était dans la pensée spéculative, et elle l'obligeait à une coopération étroite avec les différentes disciplines des sciences sociales. C'est notamment le refus de pratiquer une théorisation abstraite coupée de la pratique qui motivait le programme matérialiste interdisciplinaire appelé à faire collaborer dans le même cadre psychologues, sociologues et philosophes. Ce projet consistant à diagnostiquer le présent était d'autant plus exigeant qu'il endossait le point de vue « lukacsien » de la totalité sociale en visant non pas à segmenter le monde social mais à le saisir comme un tout. Pareille tâche accorde aussi, et surtout, une place première à la sociologie pour conduire des recherches

empiriques afin d'aboutir à des observations documentées. Au cœur même de la Théorie critique se loge donc l'appel constant de la recherche sociologique, sans laquelle elle ne saurait mener un diagnostic fondé et judicieux.

Si, indéniablement, il y a des hauts et des bas dans la réalisation de ce projet consistant à articuler la philosophie sociale et la recherche empirique dans l'histoire de ce courant, notamment par des liens parfois plus ténus avec la sociologie selon les moments de son histoire, ce projet demeure présent tout au long de cette histoire. Ainsi la *Dialectique de la raison* est-elle, à sa manière, un diagnostic de l'époque, aussi pessimiste soit-il. Il en va de même des observations d'Herbert Marcuse, dans le courant des années 60, sur les tendances répressives des sociétés capitalistes avancées, mais aussi des formes émergentes de sensibilité développées dans les mouvements culturels de l'époque ; sa contribution théorique entend nourrir les pratiques subversives des luttes de l'époque (Marcuse, 1968, 1969). Quant au projet de recherche de l'Institut, dès son retour en Allemagne au début des années 50, il s'inscrit également dans cette idée de disséquer l'état de la société allemande d'après-guerre, notamment par l'examen des potentiels démocratiques et celui de l'ampleur des résidus du nazisme dans le sens commun de l'époque (Pollock, 1955). Le vaste projet d'enquête coordonnée par Jürgen Habermas au sein du Max Planck Institut de Starnberg dès le début des années 70 – dont les orientations conceptuelles sont exposées dans *Raison et légitimité* (1973) –, est tout autant un diagnostic du temps ancré dans l'étude des transformations des modes de légitimation à l'ère de la technocratie. La célèbre thèse de la « colonisation du monde vécu » discutée dans la *Théorie de l'agir communicationnel* s'inscrit dans le prolongement de ce projet. Enfin, les travaux récents de l'Institut autour des « paradoxes de la modernisation capitaliste » s'inscrivent tout autant dans cette perspective consistant à formuler un diagnostic du temps (Honneth, 2006).

Le domaine de la culture, de la communication, de l'art et des médias, est inséparable de ces diagnostics et des observations théoriques d'ensemble menées par ces auteurs. Sans doute est-ce là un des apports les plus importants de cette tradition de pensée à l'étude de la culture et de la communication que de n'avoir jamais fait de la culture au sens large un domaine à part, coupé de la société et de ses bases économiques. Une des raisons des mécompréhensions souvent suscitées par les auteurs de la Théorie critique tient justement au fait que leurs études sur la culture restent énigmatiques si elles ne sont pas réinscrites dans leur diagnostic d'ensemble et dans leurs visées théoriques – dont la facilité d'accès n'est pas la première caractéristique. Par exemple, pour saisir le concept d'« industrie culturelle » dans toute son ampleur, il convient de le mettre en lien avec les recherches de l'Institut sur les transformations de la personnalité et des formes d'individuation, les analyses en économie politique sur les transformations du capitalisme libéral en capitalisme d'État, les recherches empiriques de Theodor W. Adorno sur la radio et la régression de

l'écoute, son examen des rapports entre musique légère et musique sérieuse (Voirol, 2011).

Les observations menées par ces auteurs dans le domaine de la culture et de la communication s'articulent étroitement aux différents moments de la Théorie critique dégagés précédemment. Ainsi, peut-on dire que les développements théoriques, dans ce domaine, qui correspondent le mieux au premier programme horkheimerien des années 30 sont ceux de Walter Benjamin pour qui la « perte de l'aura » liée à la reproductibilité technique des œuvres d'art rend possibles de nouvelles formes de perception et des formes d'expérience collective, en rupture avec l'expérience isolée et individualiste de l'art propre à la période de l'art « auratique » : une expérience esthétique partagée permettrait selon lui la recomposition d'une collectivité consciente et critique, un sujet collectif agissant pour son émancipation (Benjamin, 1939). Quant à Herbert Marcuse, s'il voit le domaine de la culture et des médias sous l'emprise des forces de répression et de contrôle des sociétés capitalistes avancées, il envisage tout autant – dans *Vers la libération* (1969) – des formes esthétiques en rupture avec les cadres imposés dans la « société répressive » et capables d'élargir l'horizon de l'expression. Enfin, la manière dont Jürgen Habermas conçoit les médias de communication dans son approche de l'espace public s'articule de près à son diagnostic général du développement de la délibération démocratique dans les sociétés modernes : d'une part, ils contribuent à élargir les dynamiques de la communication sociale et décuplant les espaces d'expression de l'agir communicationnel ; d'autre part, ils condensent, hiérarchisent et sélectionnent les processus communicationnels tout en les formatant dans un cadre prédéfini par les contraintes propres aux institutions médiatiques ; en ce sens, ils renforcent les processus de pouvoir et ouvrent la voie à moult dérives (Habermas, 1981). Par conséquent, on constate qu'une des spécificités des auteurs de la Théorie critique est d'avoir toujours rattaché leurs analyses du domaine de la culture et de la communication à celle des sociétés capitalistes modernes dans leur ensemble. Que ce soit chez Theodor W. Adorno, Herbert Marcuse ou encore Jürgen Habermas, on ne trouve pas une étude de la culture, de la communication et des médias comme domaines en soi, ils sont toujours reliés à l'analyse de la société et de ses institutions, et ce même s'ils leur accordent une importance considérable dans leurs écrits (Voirol, 2010).

Conclusion

La Théorie critique est loin d'être un corpus théorique figé, elle n'a eu de cesse de se reformuler, de se confronter à son temps mais aussi à d'autres théories, en s'en distinguant ou en puisant abondamment dans ces dernières. On peut même dire que c'est un des courants de pensée issus du siècle passé qui a le plus montré sa capacité à la remise en cause, aux déplacements, aux reformulations,

et à l'autocritique¹. La Théorie critique n'est pas une théorie fermée, mais ouverte sur l'histoire, ancrée dans le présent et tournée vers l'avenir ; en ce sens, poser la question de son avenir est presque contradictoire puisqu'elle accueille l'avenir, en elle-même, dans sa conceptualisation même. C'est une théorie dialectique, en mouvement et en tension constante avec la pratique ; elle est inscrite dans l'Histoire et se transforme avec l'Histoire. L'idée qu'il puisse exister une théorie figée, intemporelle ou hors de l'histoire est antithétique avec l'idée même de la Théorie critique. Et c'est par ce projet consistant à être en prise avec l'histoire que la recherche sociale, comme moyen de mise à jour constante de la conceptualisation au vu des pratiques effectives et des obstacles à l'émancipation, est constitutive même de la Théorie critique. Sans ce lien entre philosophie et recherche sociologique, c'est une dimension essentielle de la Théorie critique qui disparaît. Or, il n'est pas certain, au vu de l'organisation actuelle de la recherche et du système académique, que les conditions soient réunies pour mener à bien un tel projet, à l'heure de la fragmentation disciplinaire, de l'instrumentalisation de la recherche, de la coupure croissante entre philosophie et sociologie. L'avenir de la Théorie critique dépendra de la manière dont la génération actuelle et les générations futures de chercheurs qui s'en réclament parviendront à analyser leur époque, à interpréter les pratiques et les tendances de leur société, à développer sans relâche de nouvelles conceptualisations. Cela dépendra de leur capacité à développer une théorie émancipatrice en prise avec des pratiques effectives, d'établir des diagnostics nourris par la recherche empirique, et développer de conceptualisations adéquates rendant compte des processus sociaux et économiques renforçant la réification et la domination.

Références

Adorno T., 1938, *Sur le fétichisme en musique et la régression de l'écoute*, trad. de l'allemand par Ch. David, Paris, Éd. Allia, 2000.

— 1966, *Dialectique négative*, trad. de l'allemand par le groupe de traduction du Collège de philosophie G. Coffin, J. Masson, O. Masson et al., Paris, Payot, 1978.

Adorno T., Horkheimer M., 1947, *La dialectique de la raison. Fragments philosophiques*, trad. de la 2^e édition allemande par É. Kaufholz, Paris, Gallimard, 1974.

Benjamin W., 1939 « L'œuvre d'art à l'époque de la reproductibilité technique », (seconde version de 1939), p. 269-313 in : W. Benjamin, *Œuvres III*, Paris, Gallimard.

Habermas J., 1965, *Strukturwandel der Öffentlichkeit/Untersuchungen zu einer Kategorie der bürgerlichen Gesellschaft*, Berlin, Luchterhand.

¹ Bien sûr, la capacité de ce courant de pensée à se renouveler ne s'est pas faite sans tensions : bien des chercheurs travaillant dans ce sillage tendent souvent à privilégier un seul moment de la Théorie critique au détriment d'autres, en prétendant représenter cette tradition théorique dans son ensemble.

Quel est l'avenir de la théorie critique ?

- 1973, *Raison et légitimité. Problèmes de légitimation dans le capitalisme avancé*, trad. de l'allemand par J. Coste, Paris, Payot, 1978.
- 1978, *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, trad. de l'allemand par M. de Launay, Paris, Payot.
- 1981, *Théorie de l'agir communicationnel*, trad. de l'allemand par J.-M. Ferry, Paris, Fayard, 1987.
- 1996, *Droit et démocratie. Entre faits et normes*, trad. de l'allemand par R. Rochlitz et Ch. Bouchindhomme, Paris, Gallimard.
- Honneth A., 2006, *La Société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique*, trad. de l'allemand par O. Voirol, P. Rusch, A. Dupeyrix, Paris, Éd. La Découverte.
- Horkheimer M., 1970, *Théorie traditionnelle et théorie critique*, trad. de l'allemand par Cl. Maillard et S. Muller, Paris, Gallimard, 1974.
- 1978, *Théorie critique*, trad. de l'allemand par le Groupe de traduction du Collège de philosophie avec la participation de G. Coffin et al., Paris, Payot.
- Lukács G., 1923, *Histoire et conscience de classe. Essais de dialectique marxiste*, trad. de l'allemand par K. Axelos et J. Bois, Paris, Éd. de Minuit, 1960.
- Marcuse H., 1936, « Sur le caractère affirmatif de la culture », in : *Culture et société*, trad. de l'allemand par Billy G., Bresson D., Grasset J.-B., Paris, Éd. de Minuit, 1970.
- 1955, *Éros et civilisation. Contribution à Freud*, trad. de l'anglais par J.-G. Nény, B. Fraenkel, Paris, Éd. de Minuit, 1963.
- 1964, *L'homme unidimensionnel. Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*, trad. de l'anglais par M. Wittig, Paris, Éd. de Minuit, 1968.
- 1969, *Vers la libération. Au-delà de l'homme unidimensionnel*, Paris, Denoël/Gonthier.
- Nobre M., 2008, « Modelos de Teoria Crítica », pp. 9-20, in : Nobre M., org., *Curso livre de Teoria Crítica*, São Paulo, Papyrus Editora.
- Pollock F., 1955, *Gruppenexperiment : Ein Studienbericht*, Frankfurt a. M., Europäische Verlagsanstalt.
- Voirol O., 2003, « L'espace public et la lutte pour la reconnaissance. De Habermas à Honneth », pp. 109-127, in : Barril C., Carrel M., Guerrero J. C., Marquez A., dirs, *Le public en action. Usages et limites de la notion d'espace public en sciences sociales*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- 2008, « (Re)découvrir la théorie critique ». Accès : http://www.nonfiction.fr/article-1985-redécouvrir_la_theorie_critique.htm.
- 2010, « La Théorie critique des médias de l'école de Francfort : une relecture », *Mouvements*, 61, pp. 23-32.
- 2011, « Retour sur l'industrie culturelle », *Réseaux*, 166, pp. 125-157.
- 2012, « Matérialisme interdisciplinaire et critique de la culture », pp. 55-81, in : Noppen J.-F., Raulet G., dirs, *Les Normes et le possible : héritage et perspectives de l'école de Francfort*, Paris, Éd. de la MSH.
- Wellmer A., 1991, *The persistence of modernity: essays on aesthetics, ethics and postmodernism*, trad. de l'allemand par D. Midgley, Oxford, Polity Press.